piasse una guerra colla Francia, essi non avranno aperto bocca, alzato un dito per tentare di evitarla.

Ma al di sopra di ciò abbiamo in Italia la questione della forma di governo. Finchè esiste la monarchia, è ingenuo sperare buone relazioni ufficiali con una repubblica la quale, per quanto difettosa, è un esempio pericoloso di emancipazione. Se domani si ristabilisse in Francia l'impero o la monarchia, vedreste che le cose cambierebbero.

Per quanto riguarda la Francia, è un fatto che i pochi giornali indipendenti si mostrano meno cortesi verso l'Italia di quello che i giornali indipendenti nostri verso la Francia. Io spiego la cosa in questo modo. I francesi, che per secoli furono una potenza forte e gloriosa, non hanno saputo ancora abituarsi a essere trattati da pari a pari dall'Italia, giovane nazione venuta al mondo l'altro giorno, grazie anche ad un buon spintone della Francia. Confondendo il governo col popolo, i francesi non sanno tollerare le grandi arie che abbiamo preso appena nati e non possono perdonarci l'alleanza che stringemmo coi nemici loro.

Gli incidenti diplomatici e le polemiche della stampa tra l'Italia e la Francia cesseranno solo il giorno, molto lontano, in cui una grande rivoluzione abolirà per sempre i governi personali e gli eserciti permanenti. Oggi, cari amici, siamo sempre in piena barbarie.

Vostro ADOLFO ROSSI.

A tutti coloro che ignorano o fingono di ignorare quanta cortese ospitalità e simpatia sempre trovarono in Francia i nostri patrioti e scrittori, segnaliamo l'articolo, che qui sotto pubblichiamo, del nostro corrispondente letterario parigino. Il patriota di cui parla è un italiano, e il libro testè tradotto e pubblicato in francese, e del quale oggi il pubblico colto di Francia si occupa con deferente attenzione, vide già la luce dodici anni fa in Italia. Eppure chi se ne occupò? chi conosce il valore, tra noi, di quel libro? — Solo Gabriele Rosa gli dedicò un capitolo della sua Storia naturale della Civiltà *(Brescia, Malaguzzi, 1880); ma si sa, Gabriele Rosa non è del branco de' letterati e de' gazzettieri ufficiosi, tutt'altro! E poi osano sparlare della Francia certi giornalisti, che all'infuori delle ripetizioni pappagallesche del credo ufficioso, sono poco più che analfabeti. Leggano in proposito ciò che scrissero i più bei nomi della Francia intellettuale in risposta all'opuscolo del Massarani* « A mes amis de France; » *leggano qui sotto ciò che si scrive da Parigi del Federici, un nostro pensatore originale,* quasi *ignorato nella sua patria.*

Mouvement artistique et littéraire parisien

UN PATRIOTE

Habent sua fata libelli, a dit je ne sais plus quel poète latin; mais les idées, les hommes, les nations ont aussi leur destinée!...

Je n'ai point besoin de rappeler aux lecteurs, qui me font l'honneur de suivre ces articles, le souvenir de **Romolo Federici**, ancien député au Parlement d'Italie; ils seront certainement de mon avis, quand je dirai que Federici fut un des patriotes les plus ardents, un des démocrates les plus convaincus et, par surcroît, un des amis les plus sincères de la France républicaine. J'ai eu dernièrement le plaisir réconfortant de lire la traduction française d'un livre qu'il a laissé, une sorte de testament politique publié d'abord à Rome en 1876, grâce aux soins pieux d'une française qui a été la compagne dévouée depuis son exil en France jusqu'à sa mort et à laquelle il a donné son nom. Si son œuvre posthume, trop savante pour être à la portée de tout le monde, n'est pas populaire en Italie, elle n'est certes pas inconnue des éminents sociologues italiens dont beaucoup sont des collaborateurs très-assidus de cette Revue. Je ne m'arrêterai donc pas à l'analyser tout au long; je n'en ai ni le temps ni la place. Les personnes désireuses de lire cet ouvrage, qui ne pourraient pas se procurer l'édition italienne, sauront maintenant où trouver une excellente traduction faite sous la direction d'un écrivain de grand talent, originaire de l'Italie, mais naturalisé français par les succès nombreux qu'il a remportés chez nous et par les sympathies qu'il a pour notre pays. Je crois avoir assez clairement désigné M. Alexandre Parodi, l'auteur de *Rome vaincue*, une pièce réellement puissante représentée avec beaucoup de succès au Théâtre Français en 1876, et dans laquelle Sarah Bernhardt, alors dans tout le rayonnement de son beau talent, créa un personnage de femme aveugle d'une grandeur si tragique. M. Alexandre Parodi s'est chargé, en outre, de présenter au public français l'œuvre du regretté Federici avec une belle préface empreinte des meilleurs sentiments. J'en extrais avec plaisir quelques sages paroles, que feraient bien de méditer ceux qui dirigent actuellement les destinées politiques de l'Italie:

« Que le lecteur français ne s'étonne pas de se voir offrir un ouvrage italien à cette heure où l'Italie démentant ses révolutions et ses luttes séculaires, confondant, hélas! dans un même oubli ses martyrs et ses vengeurs, s'allie avec la race hostile, qui l'a de tout temps humiliée et opprimée, contre la race amie, qui l'a secourue et relevée au prix de son sang ».

« Le galant homme qui a cherché dans l'histoire les *Lois du progrès* (1), Romolo Federici, appartenait à l'élite des libres esprits et des cœurs élevés qui ne se font pas une idole de la Force, qui lui préfèrent le Droit, même vaincu ».

Et les actes de Federici furent toujours à la hauteur de ses idées généreuses. Voici, par exemple, comment il jugeait l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine à la Prusse, dans un chaleureux appel qu'il adressa à la démocratie italienne le 22 septembre 1870: « Ces deux provinces sont unies à la France depuis deux siècles, et il n'y en à point de plus hostiles à l'Allemagne. Prétester leur origine allemande pour les arracher à la France, c'est perpétuer, au nom du droit national, un attentat contre le fait même de la nationalité ».

On sait trop combien ces protestations furent vaines; mais le nom du patriote courageux, qui éleva sa voix en faveur de notre patrie mutilée et abandonnée de tout le monde, doit être cher à tous les français.

Malheureusement, Federici, non plus, ne fut prophète en son pays, et les idées qu'il défendait, la politique qu'il préconisait n'ont point prévalu. Comme gouvernement, il préférait le système fédéraliste au régime unitaire, l'autonomie et les libertés communales à cette concentration administrative — à ces mandarinats qui sont la plaie de la société moderne. Il estimait aussi que nos deux nations sœurs, ayant les mêmes origines,

(1) 1 vol. in-8 Paris, Félix Alcan, éditeur.